

Vieilles chansons

Autor(en): **Burmeister, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 33

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212323>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

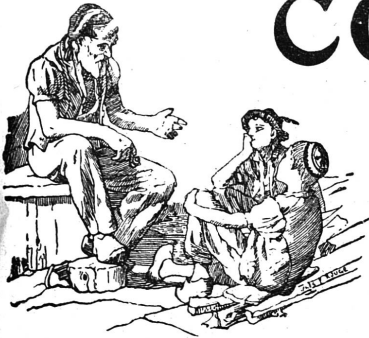
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

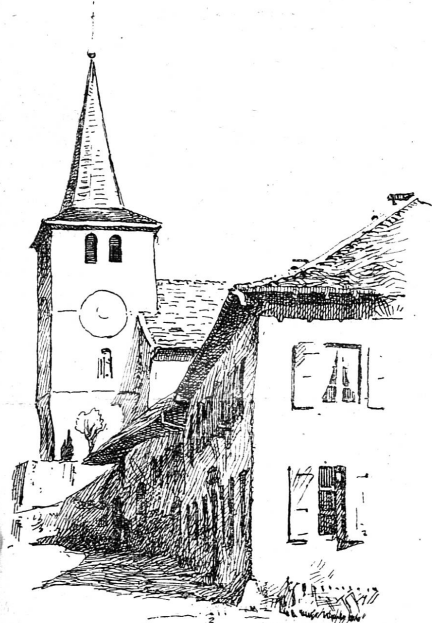
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N° du 12 août 1916 : Les héros de demain (J. M.). — Vieilles chansons. — Le lac d'Oulens (Louis Monnet). — L'Arabie dépeçtraie. — A propos du costume vaudois (Alf. Ceresole). — Le bonheur en ménage, ou le faible des maris. — Petit pioupiou. — On tsévu qu'est pas de boûna. — Joachim Malechance ou l'Obsession (A suivre).



Où se trouve cette église ?

LES HÉROS DE DEMAIN

C'est, entre beaucoup d'autres, un avantage qu'à la jeunesse sur les gens d'âge mûr, de pouvoir résoudre *ex abrupto* les problèmes philosophiques ou sociaux les plus ardues. Et ses solutions, pour téméraires et hardies qu'elles paraissent, sont sans appel. Elles ne se discutent pas. Si vous risquez la moindre objection, demi-tour, droite, en avant marche pour le contingent des « vieilles barbes » ! Et pas de « rouspétance », hein ! Qu'y connaissons-nous, du reste, à ces questions, nous, les vieux ?

C'est ainsi que certains d'entre les jeunes ont découvert ou décidé que l'amour de la patrie, mobile de tant d'actes valeureux, de tant de faits héroïques, jalons glorieux de l'histoire universelle, est un article de musée d'antiquités, tout au plus bon à intéresser les archéologues et à abuser les naïfs. C'est démodé. Ça ne se porte plus. Pfui !!

Ah ! sans doute, si ces jeunes réformateurs, si ces pionniers d'un monde nouveau entendaient par là ne condamner que le patriotisme « de cantine », le mal ne serait pas grand, au contraire. On leur pourrait pardonner ; même, on aurait sujet de les féliciter.

Mais ce n'est pas seulement cette grotesque parodie du patriotisme que méprisent et proscrivent les jeunes : c'est le patriotisme, lui-même,

dans ce qu'il a de plus pur, de plus noble, de plus légitime. Il ne leur paraît pas qu'on puisse et doive aimer plus qu'un autre, le coin de cette terre dont on a été pétri de père en fils, auquel on appartient par toutes les fibres de notre être ; qui a pour nous un attrait particulier que n'a aucun autre pays ; qui est toujours beau, à nos yeux, quel qu'il soit ; toujours bon, en dépit des déboires qu'on y éprouve, en dépit même de ses ingratitude. On peut n'y être pas très heureux, matériellement, ou pas compris, pas encouragé : qu'importe, c'est le pays.

Et ce n'est pas — hâtons-nous de le dire — d'un amour égoïste qu'il faut l'aimer. On sait bien qu'il est ailleurs, par delà les monts qui ferment l'horizon, des pays plus beaux encore, peut-être, plus vastes, plus puissants, plus riches, où, dit-on, la terre est moins basse et les pierres moins dures ; on sait que ces pays sont habités par des hommes qui sont nos semblables, nos frères. Nous devons et pouvons les aimer sincèrement, sans préjudice pour l'affection particulière et bien naturelle que nous ressentons pour la terre et les gens de « chez nous ». Ah ! non ; elle n'est pas vraie la devise : « Ubi bene, ibi patria », « Où l'on est bien, là est la patrie ». Ce n'est pas seulement le bien-être matériel ou autre qui constitue la patrie. La patrie est autre chose, de plus élevé, de plus noble ; difficile peut-être à définir exactement, mais que celui-là connaît bien, qui a le cœur à la bonne place. L'amour filial, le vrai, s'entend, que vous inspirent votre père et votre mère, se préoccupe-t-il de leur beauté ou de leur laideur, de leur richesse ou de leur pauvreté ? Leur seul et meilleur titre à votre amour, c'est qu'ils sont votre père et votre mère, c'est-à-dire les êtres qui vous ont donné le jour et dont la sollicitude a guidé et soutenu vos premiers pas.

Ah ! vrai, ils sont bien à plaindre, ces jeunes, qui se croient très « forts », très « dernier cri », parce qu'ils se targuent de n'appartenir à aucune patrie, de n'avoir d'obligations envers aucun pays, sinon celui qui le plus promptement et avec le moins de peine pour eux, leur donnera la fortune ou la situation qu'ils convoitent. Car c'est là tout leur idéal. Et ceux-là, déjà, escomptent le moment où, la paix signée, ils pourront se ruer, horde avide, à la curée des places que leur ont laissées ceux qui se sont battus et sont morts pour leur patrie. Oh ! que c'est donc là un édifiant spectacle.

D'aucuns cherchent une consolation aux horreurs de la guerre actuelle dans l'espoir que de tant de larmes, de tant de sang, de tant de ruines, surgira quand même pour l'humanité une ère nouvelle de paix assurée, où le sceptre appartiendra à la justice et au droit, jusqu'ici méconnus. Eh ! qu'importe aux jeunes dont nous parlons, ces aspirations des âmes élevées et des cœurs généreux ! Vieilles antennes que tout cela. La guerre a déblayé le terrain devant eux et leur a fait place nette pour leur course folle aux honneurs et à la fortune faciles. C'est, pour eux, ce qu'il y a de plus clair.

Et allez donc, pardi ! la lice est ouverte. Partez ! Plutus vous attend. Et ne vous attardez

point à considérer ces veuves en larmes, ces orphelins en deuil, que la mitraille brutale a privés de leur soutien. Que vous importe ! C'est la vie, après tout. C'est pour vous qu'elle a travaillé, l'impitoyable faucheuse. Ote-toi de là que je m'y mette ! Pour un peu, vous crieriez : « Vive la guerre ! »

Ah ! qu'ils sont donc grands, qu'ils sont donc beaux, les héros sans gloire de demain !

J. M.

VIEILLES CHANSONS

Air : Avec les jeux dans le village.

J'entends toujours parler des Anges,
Et célébrer ces purs esprits.
Qui de Dieu chantent les louanges,
Dans les splendeurs du paradis.
Avant de prétendre à la gloire
D'aller m'asseoir à côté d'eux
Je veux vivre dans la mémoire
Des Anges que j'ai sous les yeux.

Digne de la céleste vie,
S'il existe un être parfait,
Mon aimable et tant douce amie
Comme toi, sans doute, il est fait.
Toujours bienfaisant et sensible,
Il pense, il agit comme toi ;
On dit qu'un Ange est invisible :
Je n'en crois rien quand je te vois.

Le briquet frappe la pierre.
Le feu jaillit à l'instant.
L'amadou aussitôt prend.
C'est à peu près la manière
Dont l'amour pour un garçon
Enflamme un jeune tendron.

Le cœur a beau se défendre,
Fût-il aussi dur qu'un roc
L'amour dès le premier choc
Sait le forcer à se rendre.
D'un caillou près du feu
Pour l'amour n'est qu'un jeu.

(Communiqué par A. BURMEISTER.)

Quel estomac ! — Louis-Hector de Villars, maréchal de France sous Louis XIV, avait un Suisse qui mangeait énormément. Un jour, il le fit venir :

— Combien mangerais-tu d'aloiaux ? lui demanda-t-il.

— Ah ! monseigneur, pour moi falloir pas beaucoup, cinq à six tout au plus.

— Et combien de gigots ?

— De gigots ! pas beaucoup, sept à huit.

— Et de poulardes ?

— Oh ! pour les poulardes, pas beaucoup, une douzaine.

— Et de pigeons ?

— Oh ! pour ce qui est des pigeons, monseigneur, pas beaucoup, quarante, peut-être cinquante, selon l'appétit.

— Et des alouettes ?

— Des alouettes ! monseigneur, toujours.